

Sukiyaki Western Django

Bruno Dequen

Numéro 179, octobre–novembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83655ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dequen, B. (2016). Sukiyaki Western Django. *24 images*, (179), 44–44.

SUKIYAKI WESTERN DJANGO

En 2007, peu avant de rendre des hommages plus classiques à ses vénérables prédécesseurs avec *13 Assassins* et *Hara-Kiri*, Takashi Miike était déjà d'humeur référentielle. Présenté comme le prologue – peu crédible – du *Django* de Sergio Corbucci, *Sukiyaki Western Django* (2007) est plutôt un hommage totalement révérencieux et impertinent à l'œuvre d'Akira Kurosawa.

Miike reprend à son compte le récit établi dans *Yojimbo* et revisité par Leone dans *Pour une poignée de dollars*. Un cavalier solitaire débarque dans une petite ville étouffée par la lutte sans merci entre deux clans. Afin de venir en aide à une famille, il tuera tout le monde, avant de repartir vers le soleil couchant. Comme l'indique son titre, l'originalité du film de Miike réside dans le melting-pot décomplexé de références qu'il superpose dans son univers. Si le récit s'inspire de *Yojimbo*, les personnages parlent tous anglais, avec un accent souvent improbable et l'un d'eux n'a de cesse de citer Shakespeare, clin d'œil amusé à l'obsession de Kurosawa pour le barde anglais. Tout comme dans *Kagemusha* et *Ran*, les couleurs vives, rouges et blanches, identifient les clans. Le personnage principal est un cowboy tout droit sorti d'un western spaghetti, le décor principal est un village de Far West qui comporte toutefois des éléments architecturaux japonais. Sans oublier le maître de l'héroïne qui est interprété par un Quentin Tarantino plus qu'improbable, adoptant quant à lui l'accent japonais.

À l'opposé de son illustre prédécesseur, qui tenta avec brio d'intégrer ses influences occidentales au sein d'univers purement japonais, Miike prône quant à lui une esthétique assumée de l'hétérogénéité absolue. Au mépris de toute forme possible de réalisme, il s'amuse comme un enfant des jouets mis à sa disposition et construit un récit apocalyptique fondé, lui aussi, sur les ruptures de ton brutales. Le grotesque comique y côtoie la violence la plus sadique, la dérision demeure toujours de mise, mais les morts peuvent y être tragiques. Évidemment, tout tourne autour de la quête d'un trésor caché. Leone n'est jamais loin non plus. – **Bruno Dequen**



THE BIRD PEOPLE IN CHINA

Avec *The Bird People in China* (1998), Miike témoigne pour la première fois de sa grande versatilité. Suite à deux films de yakuza (*Blues Harp* et *Young Thugs: Nostalgia*), il propose ici une fable humaniste sur le choc des civilisations et l'aliénation engendrée par le mode de vie effréné de la société japonaise. Jalon important de sa filmographie, il s'agit également d'un des films – avec *Fudoh: The New Generation* (1996) – qui lui ont procuré une véritable reconnaissance internationale et lui ont permis de diversifier ses projets au-delà des productions de V-Cinéma (films destinés au marché de la vidéo).

Wada (Masahiro Motoki), simple employé d'une compagnie d'exploitation minière, est inexplicablement envoyé en Chine afin de trouver un rare filon de jade. Sur place, il rencontre Shen, son guide, ainsi qu'un yakuza expatrié du nom d'Ujiie qui le brutalise dès son arrivée. Wada comprend très vite la raison de sa présence : son patron l'a envoyé à sa place pour éviter de payer les dettes qu'il doit à ce truand. Faute d'être rémunéré pour ses nébuleux services, Ujiie se joint finalement à Wada et Shen, dans l'espoir de faire fortune avec la nouvelle mine de jade. De fil en aiguille, les trois voyageurs s'enfoncent dans la campagne. Cependant, ils perdent bientôt tout repère et découvrent, au lieu du jade, un village paisible où les enfants apprennent à voler grâce à de sublimes ailes mécaniques...



Récit initiatique classique confrontant des protagonistes archétypaux à une nature symbolique, porteuse d'un renouveau qu'ils ont trop longtemps refoulé, *The Bird People in China* révèle le côté sensible de Miike. Il est également possible de voir dans Wada et Ujiie les deux extrêmes de la personnalité du cinéaste lui-même. Ici, l'employé et le hors-la-loi trouvent à parts égales l'occasion de faire peau neuve. L'un retourne à Tokyo transformé, tandis que l'autre décide de croire momentanément à ses chances de pouvoir voler. Dès 1998, Takashi Miike a également pris son envol. – **Ariel Esteban Cayer**